

### **Une irritation**

dialogue piano-parole librement adapté du roman de Thomas Bernhard "Des arbres à abattre" pubilc adulte durée: 1h20

création: 2020

mis en scène et interprété par

Henri Fernandez

accompagné de

Jérôme Mathevon

au piano

### Programmé:

-Théâtre du **Carré Rond** (Marseille)

le 11-12-13 novembre 2021

-Théâtre **Strapontin** (Marseille)

les 7-8 janvier 2022

-Théâtre de **la Casina**, (Marseille)

le 14-15 mai 2022

-Association **Culture et développement** (Marseille)

le 22 octobre 2022

-Le **Hang'Art**, (Marseille)

le 9 décembre 2022

-Association **LiberLibra** (Hyères)

le 14 mai 2023

-théâtre du **Carré Rond** (Marseille)

le 25 mai 2023























## Résumé

C'est au contact renouvelé de la société artistique Viennoise qu'il s'était juré de fuir que Thomas Bernhard, spectateur passif d'un dîner chez les Auersberger

déclenche son intarissable monologue intérieur. Porté par les saillies musicales de piano de Jérome Mathevon, notre narrateur déplie sa pensée comme une origami aux milles strates, laissant échapper ça et là, les fulgurances qui le caractérisent. Haine de l'Autriche, dissection du piège social de ses compromissions, urgence d'écrire, tout est affaire de survie pour ce personnage joyeusement acariâtre.

Sa soif de vérité finira par le remettre lui même en question car au fond, n'appartient-il pas toujours à cette société artistique qu'il abhorre?



## Note d'intention

#### L' adaptation:

Le travail d'adaptation de ce texte phare dans l'oeuvre de Thomas Bernhard soulevé nombreuses de questions, notament celle de la fidélité. Fidélité à l'auteur? A sa langue? A l'histoire? Ce texte introspectif est comparableà une forêt, une forêt intime dont les arbres, vivants et fragiles déroutent le lecteur qui s'y aventure. Bien sûr il aurait été possible d'être fidéle à l'histoire et de composer un florilège des "meilleurs moments", une sorte de "best-of". Mais il m'est très vite apparu que je voulais traverser cette forêt par un

sentier qui me ressemble, plus personnel, quitte à prendre des chemins buissonniers, ouvrir des voies, exploiter des motifs, tenter une percée. Pour parachever l'appropriation de ce roman dont le titre « des arbres à abattre » correspondait peu à notre parti pris, je me suis emparé du sous-titre que lui a donné Thomas Bernhard, à savoir : « une irritation » beaucoup plus proche de ma lecture.



#### La langue de Bernhard

La lecture des romans de Thomas Bernhard, par ses allez retours déconcertants et ses sorties de routes ouvre un chemin vers la profondeur lente, obscure, imprévue de nous même. Sa langue puissante et heurtée; dissèque avec une intransigence déroutante le mensonge cachédans le pli d'un mot, d'un geste. Loin de tout cynisme, Thomas Bernhard nous invite à cultiver le plaisir de l'observation humble et lucide de l'humain...

#### Variations bernhardiennes:

Seule la musique m'a servi de boussole, celle des mots de Thomas Bernhard bien sûr, mais aussi celle du piano de Jerôme Mathevon capable des plus extêmes variations, de la ritournelle tapageuse des nuits viennoises, jusqu'aux amertumes des premières heures matinales. Notre duo est le fruit d'un long travail d'accord et d'écoute, d'improvisations les yeux fermés à la recherche du fragile point d'équilibre

#### Faire parler la lumière

La lumière aussi à été un aspect décisif sur cette création, partant du principequ'une lumière ne doit jamais être seulement "utilitaire" nous utilisons peu de sources, et multiplions les variations de son usage.

Nous avons placé une régie

directement sur scène pour "faire parler la lumière" comme un personnage à part entière; lumière-éclat, lumière-mèmoire, lumière qui désigne ou déssine des ombres, lumière inatteignable...



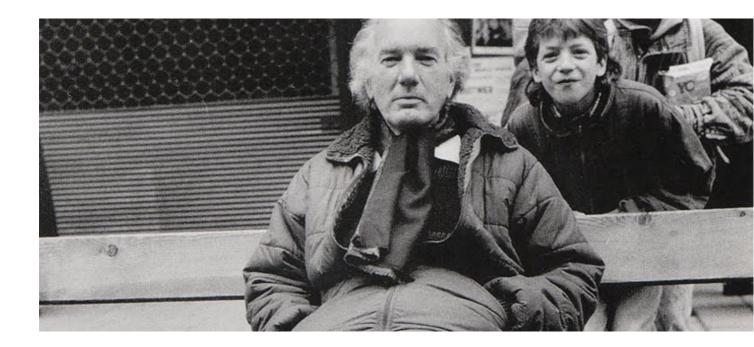
#### acteur-spectateur

Dans un diner ou lors d'une soirée il est impossible de me laisser aller aux joies de l'observation, je ne suis jamais à l'abri que l'on me demande de participer à la discussion, je ne me trouve pas à la distance neceissaire pour considérer m'entoure. On est jamais à l'abri que quelqu'un nous demande notre avis sur tel ou tel sujet, nous fasse prendre part à la discussion, bref nous fasse jouer un rôle actif alors qu'on aimerait simplement se vautrer dans la contemplation passive de l'autre. En inventant le fauteuil à oreille situé dans la pénombre derrière la porte d'entrée de la Gentzgasse, l'auteur met en place les conditions qui vont permettre l'ouverture des ecluses langagières de son narrateur.

Mais cet retraite n'est pas si sûre, et toutes les ambiguités qui peuvent se jouer autour de cette présence/absence sont exploitées. Tantôt par un invité qui se risque à venir lui "tenir le crachoir" tantôt par sa propre démangeaison mentale qui lui fait prononcer un mot à haute voix comme un bubon qui éclate, déchirant le silence de ce dîner artistique et révélant du même coup sa position à l'ennemi.

Passivité menacée, réactivant l'urgence de dire, de poser les questions jusqu'au bout, de se disséquer sans scrupule. Le fauteuil à oreille est devenu pour moi le symbole de cette vigie, de cette attention muette envers le monde et envers soi.

### L'auteur



En bon autrichien, la vocation première de Thomas Bernhard à été celle de la musique, mais la tuberculose l'en a très vite éloigné. Dans son virage vers l'écriture, il conservera toute sa vie un regret latent pour la musique, musique que l'on retrouve évidement dans sa logorrhée infernale et dans la maîtrise de ses infatigables variations. Variations autour de thémes comme celui de la figure du génie, la maladie; qui ne le quitta jamais, mais aussi le suicide; comme parachèvement naturel de toute existence sans compter toutes les nuances de mauvaise humeur qu'il décline de l'agacement jusqu'à la haine. Haine de l'Autriche, en tout premier lieu, Autriche envers laquelle toute l'entreprise littéraire de Thomas Bernhard est une inlassable déclaration de guerre. Le choix de l'écriture plutôt que celui de la musique est déjà pour lui le choix de la vérité face au mensonge de la culture Autrichienne dont l'esprit est uniquement tourné vers la musique et le divertissement.

Loin d'être un fataliste comme on le pourrait croire, Thomas Bernhard fascine par l'énergie revigorante qui se dégage de son œuvre, on en sort rechargé. Donner à entendre le rire tragique de Bernhard aujourd'hui c'est se réarmer face à la catastrophe, et ; par la force de sa véhémence, transformer notre impuissance en une source de vitalité.



# Critique presse

#### Depuis Le fauteuil à oreilles

article paru dans le journal Zibeline /Mars 2022

L'acteur et metteur en scène Henri Fernandez choisit le sous-titre du livre de Thomas Bernhard, Des arbres à abattre. Une irritation, pour désigner spectacle au cours duquel il reprend, à quelques coupures près, le texte paru en 1987. Le protagoniste du long monologue s'était promis de ne jamais revenir dans une Vienne qu'il exècre, depuis l'atmosphère de la ville à sa société artistique et mondaine. L'hypocrisie y règne, chaque mot, chaque attitude, chaque geste est à décoder,

réinterpréter... Voici donc le double littéraire de Thomas Bernhard revenu dans la capitale autrichienne. Il apprend le suicide d'une artiste, Joana, rencontre les Auersberger, couple qui a été en grande partie responsable de sa détestation de la ville. Ces derniers l'invitent à une soirée artistique, activité qu'il abhorre, et pourtant il accepte et se décide après moult atermoiements du plus haut comique

à se rendre à ce repas censé être aussi un hommage à la disparue. Le narrateur, installé dans le « fauteuil à oreilles » de l'antichambre des Auersberger, nous entraîne

dans les méandres infinis de sa pensée, livre un portrait aux saillies débordantes d'un humour cinglant. Le petit monde des artistes, mécènes, amateurs d'art, critiques et connaisseurs de tout poil est épinglé avec jubilation, tandis que le piano de Jérôme Mathevon apporte sa verve espiègle en improvisations

qui s'appuient sur la trame de musiques de Satie, Purcell (entre autres) évoquées par le texte, établissant un dialogue facétieux avec le protagoniste. On voit le pianiste boire verre de champagne sur verre de champagne, à l'instar du maître de maison, Monsieur Ausenberger, qui taquine l'art pianistique et plus encore la dive bouteille. Les répétitions, comme autant de miroirs, offrent de nouvelles facettes, multiplient les points de vue, articulent de leur espièglerie gourmande les étapes du récit, créent un horizon d'attente pétillant de malice.



Suite et fin...

L'éblouissante performance d'Henri Fernandez s'incarne puissamment d'une au cœur scénographie intelligente et dépouillée : deux chapeaux pendus à des hauteurs différentes et assortis chacun d'une ampoule en lieu de tête permettent d'évoquer les Auersberger et leur accorder une parole au discours direct, l'ombre portée au mur par un autre chapeau rose et solitaire fait émerger des limbes le personnage de Joana, un vieux téléphone noir en bakélite (clin d'œil à Gainsbourg ?) suffit à mettre en scène l'interlocutrice lointaine du narrateur. En creux, Vienne se dessine, le charme du Graben, la superficialité des œuvres produites Burgertheater, la rue Gentzgrasse, insupportable... Les prétentions culturelles de tout ce monde qui se paie de mots mais n'atteint aucune profondeur irritent l'auteurnarrateur qui ne cesse de peser les raisons qui lui ont fait accepter une invitation qu'il honnit. La déconstruction de cet univers est menée en parallèle avec celle du personnage qui finalement se trouve pris aux rets de son raisonnement et se voit aussi hypocrite, si ce n'est davantage, que les êtres qu'il fréquente et dont il fait indubitablement partie : « ils le voyaient bien : je suis l'observateur, l'ignoble individu qui s'est confortablement installé dans le fauteuil à oreilles et s'adonne là, profitant de la pénombre de l'antichambre, à son jeu dégoûtant qui consiste plus ou moins à disséquer, comme on dit, les invités des Auersberger... ». Le narrateur renâcle, il aurait mieux fait de rester chez lui à lire Pascal, Montaigne, Gogol ou Dostoïevski, mais il est là et nous offre, grâce à la transmutation littéraire de sa véhémence, une approche fine et élégante du travail de l'écrivain dans cette dissection du réel et de soi. Un bijou!



#### **MARYVONNE COLOMBANI, Mars 2022**

#### Une irritation au théâtre Strapontin

article paru dans la revue marseillaise de théâtre janvier 2021



Un solo détourné (un pianiste excellent, Jérôme Mathevon, accompagne le spectacle tour à tour ange gardien, ou donnant corps à un personnage, où peut-être interprétant, simplement un double ténébreux du narrateur)... époustouflant! Le narrateur évoque comment, par un jeu vertigineux d'hypocrisies, mais...tellement humain, il a renoué avec un couple qu'il déteste et accepte de participer à un dîner "artistique" qui ressemble fort à l'enterrement d'un monde, d'une époque! Une heure trente d'un humour sarcastique, d'un texte complexe scandé par des redites, ou l'on passe au crible tous les leurres de l'art, et des mondanités, à commencer par celui d'écrire! Henri Fernandez, d'une fraîcheur surprenante, donne tout son corps, pour rythmer cette ode à la mauvaise foi! Mais c'est aussi un spectacle mirroir! A nouveau comme chez Zweigou Schnizler, Vienne est montrée du doigt! Mais si chaque fois qu'elle est nommée, on disait Paris ou même Marseille, on se reconnaîtrait, comme on reconnaît les Verdurin de Proust chez ce couple "accueillant"... J'avais récemment relu Le naufragé du même Bernhard! Décidement, son pessimisme costaud est salutaire! Et ce spectaclede M. Fernandez est une absolue réussite.

Jacques Mandrea

#### Démangeaison d'être

article paru dans Lapsus Numérique Questions de société et cultures contemporaines par les arts et la psychanalyse

Henri Fernandez adapte et interprète le roman de Thomas Bernhard "Des arbres à abattre" en compagnie du pianiste

Jérôme Mathevon depuis un an dans les théâtres de Marseille avec la compagnie Mémoire vive.Le spectacle s'intitule "Une irritation". Henri nous parle de la découverte de cet auteur et de ce que cette lecture à déclenché en lui.

Répéter, humblement, échouer avec constance, échouer mieux. Le musicien ne joue jamais que le même morceau, le peintre peint le même tableau et l'auteur écrit le même livre. Les notes, les couleurs, les formes et les histoires changent, mais il demeure une chose cachée, permanente, que le geste artistique déterre avec plus ou moins d'honnêteté. Ce geste que je peux reconnaître moi spectateur et qui m'invite à accomplir un geste similaire, je l'ai reconnu chez Thomas Bernhard qui n'a jamais écrit autre chose que sa propre parole obsédante et autophage. La première fois que j'ai lu Bernhard, Je ne l'ai pas supporté. on discours détruisait tout ce que j'aimais et se sur des obsessions qui focalisait m'étaient parfaitement étrangères. Et puis que pouvait m'apporter ces personnages acariâtres proférant le discours de leur propre décomposition ? C'est un peu comme la première clope au lycée, qui vous laisse un goût de cendres dans la bouche et vous racle les poumons,

a deuxième vous les remplit d'un air épais et chaud; l'obsession Bernhardienne fait son nid, roman après roman. "Par ses engrenages, cette langue, comme une machine à mâcher les choses; après avoir été un défi, se transforme en refuge.

A propos du jeu d'acteur on dit parfois que "C'est là où ça empêche que ça pousse le plus"(1), c'est le cas pour la lecture et seule une écriture qui ne se livre pas tout de suite est capable de plonger ses racines aussi loin dans l'imaginaire d'un lecteur

S'en est suivie une année de "compagnonnage" avec lui. Cette obsession, je ne me l'explique pas, sans doute a-t-il donné un support, une langue à mes solitudes, jamais plus je n'ai été seul. Mais cela n'a rien à voir avec l'admiration, je n'admire pas Bernhard, je suis son otage et la victime consentante de sa logorrhée. Son influence sur moi ne fut pas positive, au contraire. Mon impatience, sauvagerie se sont même accentuées, trouvant un écho, une légitimité même, une musique... Par son art de l'exageration il me pousse à élever mes défauts au rang d'art à mon tour. Le geste similaire...

Alors pourquoi passer de la lecture solitaire à l'expérience collective? Déjà un petit résumé s'impose, le roman que j'interprète commence par cette phrase :

suite...

"Tandis qu'ils attendaient tous le comédien qui leur avait promis de venir dîner chez eux dans la Gentzgasse vers onze heures trente après la première du Canard sauvage j'observais les d'Enrick Ibsen Auersberger exactement depuis le même fauteuil à oreilles dans lequel je m'asseyais presque chaque jour au début des années cinquante et pensais que ça avait été une erreur magistrale d'accepter l'invitation des Auersberger (2) Dans ce texte, concrètement, il est question d'un auteur, (Thomas Bernhard lui-même) qui a rompu avec la société artistique viennoise des années cinquante à laquelle il doit tout et qui réalise au cours d'une pénible soirée en compagnie de ce petit monde détesté qu'il n'a jamais cessé d'y appartenir. Quoi de plus insignifiant, inactuel et hors de propos ? Pourtant seule cette situation ridiculement dérisoire est à même de déclencher une furie verbale disséquant sans scrupule son propre mensonge et les compromis du monde qui l'entoure. C'est le point de départ d'une "épopée intime" (3) un peu comme une minuscule porte qui ouvrirait sur un immense paysage.

Alors d'aucuns prétendent être "traversé par une parole", expression qui nous rappelle tout ce qu'il peut y avoir de sacré dans l'idée qu'on se fait du théâtre même si elle frise le religieux. Avec Bernhard c'est plus une "démangeaison d'être" qui court le long des tripes, des cartilages et s'enfonce dans le sol pour me maintenir debout. Evidement, un travail d'adaptation est nécessaire sans quoi le spectacle durerait une demi journée. Les premières coupes se font avec un scalpel, les suivantes, avec un hachoir et les dernières avec une tronçonneuse.

On commence par se demander "Qu'estce que j'enlève ?" pour finir par se demander ce qu'on va bien pouvoir garder. Et c'est la bonne question, car elle mène vers "Qu'est-ce que je veux dire ?". Rendre compte d'une histoire dans les grandes lignes ? Retracer le chemin d'un personnage en particulier ? Exploiter un motif bien précis ? Retrouver une ambiance

que j'ai ressenti à la lecture?

L'acte réassembler, de couper, réorganiser, ajouter; est libérateur, il désacralise. Il n'y a plus de face à face entre un acteur et son texte mais plutôt un "côte à côte". Et c'est là que se trouve l'antidote au poison dont j'ai été victime, Il a fallu réinventer la recette et me la ficher dans la viande pour en être le propagateur, pour renverser la machine. Devant l'assistance, avant d'ouvrir les vannes et que ne s'échappe tout le flot de la pensée Bernhardienne, empêcher les mots pour qu'ils poussent, pour que cette pensée devienne une expérience physique, puis réaliser petit à petit, assisté de toutes ces présences qui m'observent de pied en cap que oui, on peut penser avec son corps (4). Cette découverte ne se fait qu'avec l'autre, elle est une invitation à creuser

elle est une invitation à creuser ensemble, plus loin. Heureusement je ne suis pas seul : il y a Jérôme, le pianiste, la force tranquille tissant de ses doigts une toile de notes. Pas seulement une toile de fond, une toile d'araignée dans laquelle il peut m'emprisonner.

Ce dialogue parole-piano peut prendre des allures de duel à l'image de ce que la musique représentait pour Thomas Bernhard, ce mensonge vital. suite et fin...

Représentant en chef du milieu artistique dans lequel notre narrateur se retrouve enfermé, le pianiste Auersberger est aussi mon ange gardien et mon marionnettiste. Les touches de son piano sont reliées à mes muscles par des fils invisibles que chaque vibration fait tressaillir.

Épuisé, pour ne pas dire vidé, après le dernier clap, quand les langues de l'assistance se délient, entre ceux qui ressortent inspirés, rechargés ou irrités, on a tous vécu quelque chose et c'est cela qui est précieux, l'acte qui divise, qui touche à l'endroit caché, enfoui. L'acte inutile mais absolument nécessaire(5). Qui nous invite à recommencer, à échouer encore, échouer mieux.

Aujourd'hui j'ai compris pourquoi j'ai choisi ce texte. A cause de cette petite chose irritante et inavouable que Bernhard nous glisse à l'oreille: "On se constitue grâce à des gens mais surtout contre eux."

La rançon de l'émancipation n'est-elle pas le douloureuse acceptation de cette pensée?

- 1: Valère Novarina (2007) Le théâtre des paroles, P.O.L
- 2: Thomas Bernhard (1984) Des arbres à abattre, Gallimard
- 3: Jean Pierre Sarazac, (1989), Théâtres intimes, Actes sud papiers
- 4: Louis Jouvet (1965),Le comédien désincarné, Flammarion



# avis spectateurs

#### Ken Michel:

Restituer avec délicatesse et précision les pulsations de la phrase-fleuve de Thomas Bernhard, sans jamais perdre un rapport au texte tout d'intelligence sensible et d'autodérision presque sur ce qu'il creuse en nous, tel est le pari, relevé avec élégance, de ce spectacle puissamment sobre. Chapeaux.

#### Nicole Laurent

Une mise en scène sobre, un pianiste partenaire de talent, un très beau texte, un jeu précis, rigoureux, intelligent, avec des ruptures, des surprises, des éclats...On attend la suite, comme des enfants! comment va-t-il encore nous étonner, et il nous étonne, jusqu'à la fin. Tout cela donné aux spectateurs sans compter...

#### Adeline Colin

Nous avons adoré. Thomas Bernhard est un auteur souvent joué mais vous le verrez rarement aussi bien mis en scène! L'acteur y interprète son monologue avec beaucoup grande justesse, d'inventivité moindre la pas monotonie. L'habillage musical est extrêmement pertinent et donne du relief au texte. Vous ne verrez pas l'heure passer et vous n'aurez qu'une envie, ce sera de revenir. N'hésitez surtout pas.

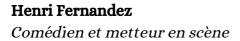
#### **Beatrice Loriot:**

Superbe, un moment qui donne envie de continuer... avec des fantômes tellement présents. Pour ceux qui ne l'ont pas vu, vraiment un moment magique avec un texte de Thomas Bernhard. Original, poétique, une interpretation avec finesse par Henri Fernandez. Bref on ne peut pas dire grand chose sans limiter, juste à voir.



# l'équipe





C'est d'abord en tant que technicien, régisseur et scénographe, que Henri Fernandez fais ses premiers pas dans le théâtre. En intégrant la compagnie du Carré Rond en 2014, il joue dans les pièces de la programmation

(Camus, Molière et Ionesco notamment) ou il fait ses premières armes en tant que comédien. A partir de 2016 il approfondie sa pratique en se nourrissant de théorie et en créant dans d'autres cadres, plus axés sur les écritures contemporaines comme la classe pro l'école de dramatique Sylvia Roche ou les ateliers libres d'Alain Simon, cette même année il mettra en scène "Je te regarde" d'Alexandra Badea. Depuis 2017, il anime de nombreux ateliers pour tous les âges et se sert de ses differentes casquettes pour apporter un esprit de synthèse à ses créations.



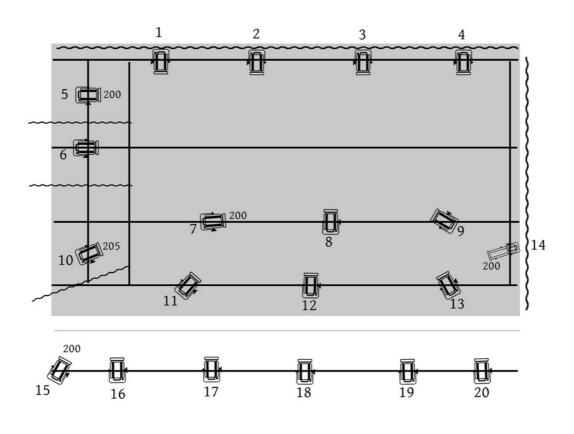
#### Jérôme Mathevon

**Pianiste** 

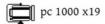
Jérôme débute l'apprentissage du piano à l'âge de 6 ans et travaille le répertoire classique jusqu'à sa majorité avec Chantal Cuvillier. Après une longue interruption musicale, il découvre le jazz à travers Bill Evans qui l'amène à étudier l'harmonie avec Gérard Sumian.Il intègre en 2015 la classe de Jazz du CNR de Marseille où il obtient son D.E.M en 2018 sous la houlette de Jean-Luc Lafuente et Romain Morello. Il participe comme sideman à différents projets notamment ceux d'Olivier Pinto,

Jean-Charles Parisi, Gérard Sumian, David Carniel ou encore Michele Tino. Il a également initié son propre quartet qui réunit Clément Rioland, Quentin Bourg-Devret et Julian Biscaro-Balle. Particulièrement intéressé par la composition, il continue de développer son univers personnel au gré des rencontres et des découvertes musicales.

# Fiche technique



salle





filtres couleurs: 205(x1), 200 (x4)

autre

-luminaires indépendants suspendus au grill